

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 38

Artikel: La première paye
Autor: Viola, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTRUY



N° 38

Supplément du Dimanche 24 septembre

1905

LA PREMIÈRE PAYE (Fin)

Bien qu'elle fût la plus jeune des apprenties, le bon père Laurate l'avait promue au grade de surveillante.

Et l'enfant se répétait cent fois par jour que bientôt elle apporterait sa part d'argent à la maison, en attendant qu'elle gagnât suffisamment pour que grand-mère pût se reposer complètement.

Il était temps, d'ailleurs; la gêne se faisait de plus en plus grande dans cet humble ménage. A force de veilles et de privations, depuis deux mois, grand-mère n'allait plus bien du tout, gagnait si peu... si peu....

On devait un terme à la propriétaire, et cette dernière, le jour même, avait prévenu grand-mère qu'elle eût à chercher un autre logement. Elle consentait à perdre le terme arriéré, mais ne voulait pas s'engager davantage.

Où iraient-elles alors? Qui voudrait de ces deux femmes, l'une si vieille et l'autre si jeune?

Oh! la figure lamentable que l'apprentie avait trouvée à grand-mère à l'heure du déjeuner!

— Grand-mère, qu'est-ce qui nous arrive?

Il avait bien fallu que la vieille

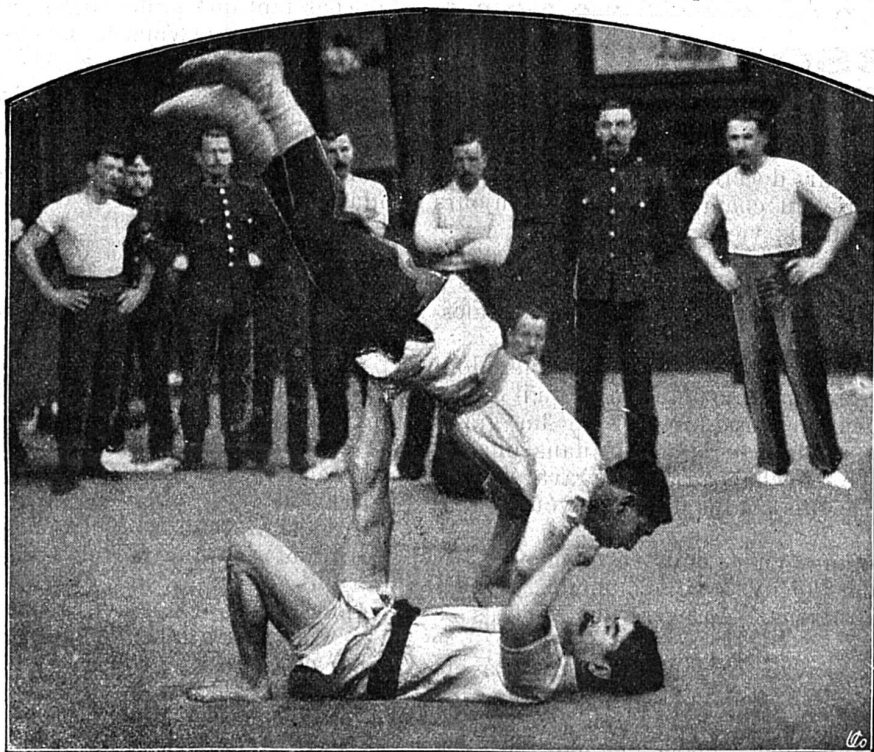
avouât. Elles avaient pleuré toutes deux. Pour la première fois de sa vie l'enfant n'avait pas eu faim, était repartie comme elle était venue. Oh! l'interminable soirée d'atelier pour Louise, en songeant à grand-mère qui devait continuer de pleurer toute seule.

Mais comme tout est changé, maintenant! C'est fini, de la misère! Deux fois par mois, Louise Jonard s'échappera de l'atelier avec de l'argent plein la main, comme ce soir.

Et son pas, si rapide pourtant, s'accélère encore. Une seconde, cependant, elle s'arrête. Elle est à

la devanture d'un opticien. Depuis qu'elle va à l'atelier, quatre fois par jour elle fait une station plus ou moins longue à cette devanture.

C'est qu'elle a découvert que pour quarante-neuf sous elle pourrait acheter une belle paire de lunettes à grand-mère. Ah! les lunettes de la pauvre vieille, avec leur monture d'acier devenue toute noire, toute faussée, ce qui fait que les deux verres ne sont plus depuis longtemps sur une ligne parallèle. Les malheureuses lunettes dont un verre tombe du nez de grand-mère au moindre mou-



LE JIU-JITSU DANS L'ARMÉE ANGLAISE

Le professeur japonais Uyenischi exécutant le coup irrésistible du ventre.

(Texte pag. 239.)

vement ! Lunettes d'autant trop jeunes pour les yeux fatigués de l'aïeule qu'elles sont plus vieilles. Depuis des mois, l'enfant avait juré qu'avec son premier argent, elle ferait à grand'mère la surprise d'une paire de lunettes neuves.

Allons, ce sera pour un peu plus tard ; la propriétaire d'abord...

Un gros soupir et l'enfant repart.

— Tenez, Madame... voici un acompte... Toutes les quinzaines je vous en apporterai autant... davantage même, car je serai bientôt augmentée... Songez, Madame, il y a des ouvrières chez nous qui gagnent cinq et six francs par jour ! Vous voyez que vous n'avez plus rien à craindre. Vous nous gardez, n'est-ce pas, Madame ?

La propriétaire n'est pas ce bipède privé de cœur qu'on rencontre trop souvent. C'est une veuve de cinquante ans dont la figure reste bonne malgré la barbe grisonnante et fourchue qui pend à son menton. Elle vit maigrement de quelques pauvres loyers. Si elle s'est résolue à cette dure mesure envers les deux femmes, c'était dans l'espoir que des âmes charitables s'intéresseraient à elles et qu'on l'indemniserait.

Elle aurait eu gros cœur de les savoir dans la rue.

— Oui, petite, j'ai confiance en toi. Nous allons partager ; je garde cinq francs, voici le reste. Maintenant cours rassurer ta grand'mère.

— Grand'mère ! Grand'mère !

En deux bonds, la fillette franchit la pièce, atteint la chaise où la vieille a passé sa journée à se lamenter. Ses deux bras étreignent nerveusement le cou de l'aïeule, pendant que ses lèvres fraîches se collent sur les paupières cuisantes.

— Grand'mère, grand'mère, il ne faut plus pleurer !

Elle va raconter tout le bonheur qui leur arrive. Mais brusquement la joie la terrasse. De gros sanglots la secouent tandis qu'elle répète :

— Pleure plus... pleure plus... si tu savais !

Jean VIOLA.

L'ABSOLUTION

La guerre de 1870 était finie et la paix signée déjà depuis plusieurs semaines. Mais bien des malades, bien des blessés devaient encore en conserver, avec le douloureux souvenir, de cruelles traces physiques, puisqu'à la boucherie du champ de bataille toujours une longue suite de maux vient faire cortège.

Le général de Sonis avait subi l'amputation d'une jambe et, pour des semaines, se voyait condamné à l'immobilité sur l'impatient fauteuil du convalescent infirme.

Un matin, on lui annonça un ancien officier dont le nom lui était parfaitement inconnu, mais qu'il donna l'ordre, quand même d'introduire. C'était un grand vieillard pâle, sec, rigidement boutonné dans une redingote noire, crêpe au chapeau, traits ravagés...

— Mon général, je suis confus d'avoir à vous déranger.

— On ne me dérange guère dans ce moment-ci, répondit le héros de Loigny avec simplicité. Je suis prisonnier des chirurgiens... Asseyez-vous et dites ce qui vous amène.

— Mon général... j'avais un fils... unique. Il a été tué. Mais je ne sais où, ni quand... Je suppose que c'est à la bataille de X... Cependant je n'en suis pas sûr. Au ministère, dans le pays même où je suis allé faire des recherches...

Le visage de Sonis s'était soudain rembruni. Ce fut presque durement qu'il coupa la parole à son interlo-

uteur.

— Eh bien, que puis-je à cela, moi ?

— Je voudrais retrouver le corps de mon pauvre enfant pour le réunir au cercueil de sa mère que j'ai perdue récemment aussi... Il était du ...ème régiment, directement sous vos ordres.

— Je ne puis savoir ce que sont devenus tous les hommes que j'ai commandés.

— Il était sergent...

La voix du malheureux père suppliait... Un silence suivit. Sonis ne levait plus les yeux.

Le vieillard se leva, embarrassé, prêt à se retirer. Cependant il voulait dire encore quelque chose :

— Pardon, mon général... Je vous importune, je le sais. Et vous voilà comme les autres... ceux du ministère. Ils ne me répondaient pas franchement... Ils semblaient vouloir me cacher quelque chose... Pourquoi ? Pourquoi ? J'ai un grand chagrin, mais on est courageux. J'ai porté l'épaulette...

— Quel grade?... demanda Sonis, content de faire une diversion.

— Chef d'escadron. Parti de rien. Engagé volontaire au commencement du règne. J'ai fait toutes les campagnes depuis Sébastopol...

— Et pas décoré ?

— Non, mon général... Je préférerais toujours l'avancement, parce que j'avais des charges et pas de fortune... Ma femme, mon gamin... que je chérissais tant ! Aussi, vous le sentez, mon général... j'aimerais les avoir... ensemble, afin de pouvoir aller souvent leur dire... un petit bonjour.

Sonis, plus touché par cette phrase naïve que par les mots les plus éloquents, murmura :

— C'est une consolation, oui... Je comprends. Cependant, croyez-moi, résignez-vous... Après tout, les morts n'ont besoin que de prière...

— Il y a quelques jours, j'aurais peut-être écouté ce conseil, puisque j'ai tout fait inutilement... Aujourd'hui, mon général, je ne peux plus, voyez-vous... Je suis inquiet ; je devine qu'on me cache quelque chose, et je veux savoir... Il faut que je sache... Je ne vivrai pas tant que je ne saurai pas la vérité... Et tenez, je vois, moi, que vous la savez... Je vous en supplie, dites-la moi.

— Mon brave... Non, je vous assure... Je me souviens seulement que dans cette journée où probablement votre fils est resté, il s'est produit des incidents bien pénibles pour nos vieux cœurs... Et si par hasard votre enfant avait été mêlé...

— A quoi?... A quoi?...

— Des mobiles mal aguerris... devant l'ennemi ont fui...

— Mon fils n'était pas un lâche !

Sonis ne répondit rien.

Alors l'infortuné soldat comprit. Mais il ajouta en s'efforçant de sourire et de paraître tranquille, oh ! très tranquille...

— S'il avait fui... Il vivrait ? Je ne chercherais pas son cadavre... N'est-ce pas, mon général?... Parlez... j'ai raison...

Il insistait, perdant à chaque parole un peu de son sourire et laissant percer l'angoisse atroce qui l'étranglait.

Alors Sonis, très grave, reprit :

— Votre fils s'appelait bien Emile?... Je ne fais pas erreur?...

— Emile B..., oui, mon général... Vous voyez bien que vous saviez !... Il est mort ?

— Armez-vous de courage.

— Il était parmi les fuyards ?

— Pis que cela. C'est lui qui a entraîné les autres en criant à la trahison de ses chefs.